

**Recension: Dominique Juhé-Beaulaton et Vincent
Leblan (dir.) (2018), Le spécimen et le collecteur.
Savoirs naturalistes, pouvoirs et altérités (XVIIIe -XXe
siècles)**

Déborah Dubald

► **To cite this version:**

Déborah Dubald. Recension: Dominique Juhé-Beaulaton et Vincent Leblan (dir.) (2018), Le spécimen et le collecteur. Savoirs naturalistes, pouvoirs et altérités (XVIIIe -XXe siècles). 2019. halshs-02514764

HAL Id: halshs-02514764

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02514764>

Submitted on 22 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dominique Juhé-Beaulaton et Vincent Leblan (dir.), *Le spécimen et le collecteur. Savoirs naturalistes, pouvoirs et altérités (XVIII^e-XX^e siècles)*

Déborah Dubald

- 1 Prélevés dans un écosystème dont il est difficile parfois de retrouver la trace dans les archives, les objets qui constituent les collections naturalistes doivent être historicisés afin de mettre en perspective leur place dans ces « écosystèmes étrangers » que sont les musées qui les conservent. C'est sur cette métaphore biologique que Dominique Juhé-Beaulaton et Vincent Leblan ouvrent cet ouvrage, fruit d'une enquête collective sur le geste de la collecte. La période annoncée couvre un temps long allant du XVIII^e au XX^e siècle, mais la plupart des travaux se concentre sur les décennies courant de 1870 à 1930. Les contributions s'intéressent à tous types de spécimens, botaniques pour beaucoup, mais aussi zoologiques ; certains passages concernent également des minéraux, des restes humains ou des artefacts. Les auteur-trice-s souhaitent se démarquer d'une littérature qui a largement privilégié les opérations naturalistes de description, de comparaison et d'explication, mais qui s'est peu arrêtée sur celle de la collecte, dans la pluralité des acteurs, de lieux et des enjeux qu'elle mobilise. En se concentrant sur une observation du geste de la collecte, les auteur-trice-s mettent l'accent sur l'objet comme source historique, sans pour autant céder à la distinction entre matériel et immatériel : les opérations de collecte ne sont pas dissociables d'un travail d'abstraction intellectuelle. Ainsi, les chercheur-e-s souhaitent déplacer le regard et « sortir de l'ombre » la complexité de l'expérience de terrain.
- 2 Dans une introduction solide, les deux coordonnateur-trice-s esquisser les contours du champ intellectuel dans lequel s'ancre ce projet collectif. Ainsi, l'ouvrage s'inscrit dans une histoire des sciences largement renouvelée par l'histoire du voyage et de l'expérience de terrain, mais aussi par une lecture actualisée de l'histoire des empires et des mondes coloniaux. C'est surtout la question de la matérialité et de la « biographie » des objets,

sous l'influence des travaux d'Appadurai ou de Daston qui structure la problématisation du livre¹. De manière très intéressante, cette question finalement très vaste de la culture matérielle et de la commodification des objets naturalistes est posée ici pour un type d'objet très particulier : le spécimen. Créature vivante avant le processus d'objectification, le spécimen est un des instruments fondamentaux des sciences du vivant. La notion de spécimen n'est pourtant pas toujours très clairement définie par les auteur·trices, rompues à son utilisation, et c'est un manque qu'il convient de signaler. Toutefois, la tension ontologique entre individu vivant prélevé et objet de collection préparé n'échappe pas aux lecteur·trices, et c'est un des grandes qualités de l'ouvrage que de souligner cette tension.

- 3 Le geste de la collecte lui-même est examiné sous un angle nouveau. Plutôt que de suivre systématiquement l'objet et ses trajectoires, les différentes contributions attirent le regard sur le moment du prélèvement et ses modalités. La caméra ne suit pas l'objet vers ses destinations successives ; elle se retourne pour restituer le ou les points de départ – pluriels, en effet, car un même objet peut voir ses sens et valeurs transformés au cours de son existence. Enfin, ce mouvement de retour au moment de la collecte, dans la complexité temporelle et spatiale de cette dernière, permet d'en restituer les enjeux politiques et sociaux, et surtout de l'utiliser comme instrument de lecture des hiérarchies sociales inhérentes à la production des savoirs naturalistes.
- 4 Les contributions s'organisent autour de trois grands thèmes. Dans une première partie, les trois premiers articles présentent des parcours de collecteurs et des trajectoires d'objets. En clôture de la partie, l'étude de Dominique Juhé-Beaulaton s'intéresse au spécimen plutôt qu'au collecteur, avec une proposition efficace de suivre l'évolution de l'emprise spatiale d'une espèce en particulier, « le fruit miraculeux », sur le temps long de deux siècles. En reconstituant la carte de l'espèce *synsepalum dulcicum* à partir d'herbiers anciens, l'historienne met en lumière l'histoire du paysage, mais aussi des pratiques alimentaires, de la mobilisation des ressources naturelles dans le bassin du Congo et le long des côtes guinéennes. Cette contribution se singularise dans cette partie pour ce qu'elle enrichit de manière innovante la discussion sur la place des non-humains dans l'étude du passé. Les autres articles explorent les cas de naturalistes méconnus, comme Aimé Bouvier² (Agnès Lainé) ou Victor Planchat³ (Ludovic Besson). Collectivement, les contributions soulignent la difficile localisation des naturalistes dans l'espace social. Elles remettent surtout en question la division classique entre collecte savante et collecte à des fins commerciales pour en brosser un tableau bien plus nuancé, prenant en compte l'importance des relations interpersonnelles, des effets d'opportunité ou d'individuation des parcours qui sont difficilement réductibles à de grandes catégories.
- 5 Unité de base de la collection muséale, le spécimen renvoie au rôle des politiques des musées en matière de prélèvement et d'acquisition. C'est l'objet de la deuxième partie de l'ouvrage. L'article de Lancelot Arzel fait un léger pas de côté et s'intéresse au trajet des objets naturalistes du terrain de collecte jusqu'à leur intégration dans des collections privées, dans le contexte du Congo colonial de 1880 à 1910. Ici, le « front commercial » qui double le « front colonial » est étudié par le prisme du collectionnisme, avec pour effet de montrer la façon dont le projet colonial s'est développé sur le terrain par le biais de négociations *ad hoc*, d'expérimentations, voire de l'ennui. L'auteur prend ainsi des distances rafraîchissantes avec une histoire classique de l'institution muséale. Les quatre articles de cette partie posent plus largement la question de l'intention derrière la collecte et la constitution d'une collection : enseignement (Santiago Aragon), célébration

personnelle (Maxime Michaud), études savantes ou projet politique (Patricia Van Shuylenbergh, Lancelot Arzel) dans un contexte de forte concurrence coloniale. L'ensemble contribue à nuancer les divisions entre types de collections. Mais surtout, en relisant l'acte de collecte par le prisme de l'intention, les auteur-trice-s remettent en cause les catégories de ce qui est scientifique et de ce qui ne l'est pas afin de comprendre le monde des acteurs de la collecte dans sa diversité.

- 6 C'est sous l'angle de la question de l'altérité que s'ouvre la troisième et dernière partie qui s'intéresse à l'étude de l'humain. On s'arrêtera sur l'article portant sur les moulages de Dumoutier, cette collection de bustes anthropologiques exposée à nouveau au Musée de l'Homme depuis sa réouverture en 2015. La collection devait permettre au phrénologue de démontrer le monospécisme, c'est-à-dire l'unité de l'espèce humaine, dans un contexte marqué par le débat sur la pluralité de l'espèce humaine. Ainsi, les collections anthropologiques servaient de base de travail quantitatif à l'élaboration de savoirs sur les humains. En partant de l'étude d'objets issus d'un processus de préparation, Romain Duda souligne l'importance du travail de terrain dont la réalisation des moulages est indissociable. Difficilement saisissables car Dumoutier a laissé peu d'écrits, les pratiques de collecte sur le terrain sont à l'origine des collections : une collecte particulière fondée sur l'observation, la conversation et l'écoute de témoignages. Car c'est la place des savoirs sur les humains au sein des savoirs naturalistes qui est interrogée dans cette dernière partie. Les récits, parfois édifiants, de ce qu'on peine alors à nommer « collecte » de primates, de restes humains, voire d'humains (voir les excellents articles de Christelle Patin et Vincent Leblan, mais également de Julien Bondaz sur l'ethnobotanique), prolongent la question qui traverse l'ouvrage, celle de l'histoire des frontières des savoirs naturalistes et des sciences de l'homme en interrogeant la traditionnelle frontière entre humain et non humain.
- 7 Les anthropologues, biologistes, ethnologues et historien-nnes des sciences qui se sont tattelés à cet ambitieux ouvrage reflètent bien la diversité des spécialités qui participent à l'étude et à la conservation des collections naturalistes. L'équipe francophone associe des chercheur-es de France et de Belgique, ce qui permet de décentrer au moins partiellement le regard des collections parisiennes vers celles de Bruxelles ou de Bourges. La diversité des approches est d'autant plus fructueuse qu'elle concerne un espace relativement restreint à l'échelle du globe, à savoir l'Afrique centrale et occidentale.
- 8 Au spectre de questionnements formulé en introduction, l'ouvrage répond avec des pistes variées et renouvelées, en dépit d'une qualité de problématisation et de contextualisation variable entre les différents articles (un effet inhérent à ce type de publication collective). On aurait aimé lire des développements plus affirmés sur un geste et des pratiques savantes qui ont pourtant été récemment très nourris par l'anthropologie des savoirs⁴. Malgré tout, la prégnance de ces questions est palpable dans la façon dont l'ouvrage relit en filigrane une des opérations clefs du naturaliste : la classification. En effet, cas après cas, le travail intellectuel de description, d'observation et d'identification des espèces est déconstruit. Ce sont finalement les circonstances, les relations interpersonnelles, institutionnelles, diplomatiques, mais aussi le bricolage et la sérendipité qui déterminent la classification et, plus largement, la production des savoirs naturalistes.
- 9 Enfin, le problème des sources de la collecte revient sans cesse. Une attention toute particulière est portée à des objets qui ne sont pas des classiques de l'histoire, comme les herbiers et les étiquettes, bien que les « technologies de papier » bénéficient d'un regain d'attention⁵. Les conditions d'accès à ces documents, bien souvent invisibles voire

inconnus si on ne fréquente quotidiennement des collections au sein d'une institution muséale, sont un frein à leur prise en compte. La mobilisation de ces sources inhabituelles est une force du projet. Cet ouvrage est une démonstration convaincante de la très nécessaire collaboration entre responsables de collections et historien·nes des sciences, mais aussi une invitation à valoriser le patrimoine scientifique en général, bien souvent méconnu.

NOTES

1. Arjun Appadurai, *The social life of things: commodities in cultural perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003 ; Lorraine J. Daston, *Biographies of scientific objects*, Chicago, 2000 et *Things that talk: object lessons from art and science*, New York, Zone books, 2004.
 2. Aimé Bouvier est un marchand naturaliste et chasseur de fauves qui fut l'un des membres fondateurs de la Société zoologique de France en 1876.
 3. Victor Planchat est un cheminot naturaliste qui a collecté une collection d'oiseaux au Sénégal à la fin du XIX^e siècle.
 4. Christian Jacob, *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, Marseille, OpenEdition Press, 2014, disponible en ligne : <http://books.openedition.org/oep/423> ; Nicolas Adell-Gombert, *Anthropologie des savoirs*, Paris, Armand Colin, 2011.
 5. Isabelle Charmantier et Staffan Müller-Wille, « Carl Linnaeus's botanical paper slips (1767–1773) », *Intellectual History Review*, vol. 24, n° 2, 2014, p. 215-238 ; James Delbourgo et Staffan Müller-Wille, « Listmania », *Isis*, n° 103-104, 2012, p. 710-715 ; Vincent Denis et Pierre-Yves Lacour, « La logistique des savoirs », *Genèses*, n° 102, 2016, p. 107-122.
-

AUTEUR

DÉBORAH DUBALD

Doctorante en histoire à l'Institut universitaire européen de Florence et ATER à l'Université de Lille. Mes recherches portent sur les musées d'histoire naturelle de Lyon, Nantes et Toulouse au XIX^e siècle.